

sur l'une des collines qui sont vers l'occident à notre droite. On serait d'autant plus heureux de l'y trouver qu'alors le nom de Béthel (*Maison de Dieu*) serait réellement resté au lieu même où Dieu s'était montré à Jacob, tandis que nous devons reconnaître que la montagne de la Vision l'a perdu et que la ville de Louza, qui ne fut pas le théâtre de la manifestation divine, l'a pris. Mais aucune ruine importante vers l'ouest n'offre de place pour l'antique Louza. Il est vrai qu'après tant de siècles elle peut avoir disparu plus facilement que Jéricho, Sichem et les autres. Par contre, on voit à un demi-kilomètre d'ici, sur une colline au sud-est, des ruines importantes : c'est Bordj-el-Maoun.

Au milieu d'une enceinte absolument détruite, une tour carrée est encore debout. Quelques colonnes brisées gisent çà et là. De gros blocs de pierre portent des signes chrétiens. Le moyen âge avait-il perpétué ici une vieille tradition sur le lieu où campèrent les patriarches ? Y avait-il simplement édifié un château fort ? Je ne sais.

A travers des sentiers fort étroits bordés de figuiers et de grenadiers, nous descendons au bas du village pour y visiter les restes d'une église qu'il serait intéressant de déblayer. L'abside seule en est debout. Un âne dort gravement là où fut l'autel. Des fragments de colonnes et quelques chapiteaux, œuvre évidente de sculpteurs juifs, sont encastrés dans les murs qui bordent le chemin. Ont-ils fait partie de l'église que nous venons de visiter ? Ce n'est pas probable, ou il faut dire que l'église elle-

même avait été bâtie avec des ruines plus anciennes.

Un très vaste réservoir, à peu près comblé, mais encore entouré de murs, nous rappelle les piscines d'Hébron. Sa partie méridionale est la mieux conservée. Le vaste carré mesure cent mètres sur chaque côté. Il a été transformé en une sorte de prairie où les enfants jouent et les animaux broutent, en attendant que l'été en fasse pour le village entier une aire à battre le grain. Deux bassins circulaires témoignent largement que l'antique source n'est pas tarie. Dans l'un d'eux des femmes lavent ; dans l'autre elles remplissent leurs cruches. Interrompant leur travail, plusieurs s'empressent de venir nous vendre quelques vieilles pièces de monnaie.

Et dire que là même les servantes de Sara remplirent jadis leurs amphores, pendant que les troupeaux du Père des Croyants se désaltéraient autour de l'immense réservoir ! Béthel fut un des sites les plus vénérables de l'ancien Testament. Nous nous remettons en mémoire les grands souvenirs qui s'y rattachent. Ici Abraham, quittant les chênes de Moré, dressa ses tentes et éleva un autel à Jéhovah en invoquant son nom¹. Jusqu'ici il remonta, en revenant d'Égypte, pour s'y établir sur le campement où il avait déjà une fois sacrifié à l'Éternel². Il y invoqua le Dieu Très-Haut et y reçut la promesse d'une innombrable postérité. Dès lors le lieu était irrévocablement consacré ;

¹ Genèse, xii, 8.

² Genèse, xiii, 3.

et quand Jacob, fuyant la colère d'Ésaü, s'y endormit un soir, la tête appuyée sur une de ces pierres qui couvrent la montagne, Dieu se montra à lui au sommet de l'échelle qui allait de la terre au ciel et où les anges montaient et descendaient, symbole visible de la protection perpétuelle que Jéhovah promettait à son serviteur et à sa descendance. Le patriarche, saisi d'une sainte frayeur, s'écria : « Le Seigneur est ici, et je ne le savais pas ! Que ce lieu est redoutable ! C'est la maison de Dieu, la porte du ciel ! » Et quand le matin il s'éveilla, relevant la pierre dont il avait fait son chevet, il la dressa en guise de stèle et versa de l'huile sur son sommet, comme sur un autel. Il donna à ce lieu le nom de Béthel, *Maison de Dieu*, mais la ville s'appelait Louza¹. Plus d'une fois depuis Dieu et Jacob réitérèrent ici leur alliance², et autour de l'antique cromlek les enfants d'Israël aimèrent plus tard à s'assembler pour prendre de solennelles résolutions³, et s'y soumettre au jugement des hommes de Dieu⁴. Aussi quand Jéroboam voulut consacrer le schisme des dix tribus et les empêcher d'aller retrouver à Jérusalem les descendants de David, des deux sanctuaires qu'il éleva dans son royaume, l'un au nord fut à Dan, et l'autre, vers la limite méridionale de ses États, au lieu le plus célèbre

¹ Genèse, xxviii, 10 et suiv.

² Genèse, xxxv, 6-15.

³ Juges, xx, 18, 26.

⁴ I Rois, vii, 16.

dans la tradition religieuse d'Israël, à Béthel même, et sans doute sur la montagne consacrée par le souvenir des patriarches. Là-haut il établit donc un veau d'or avec un collège des prêtres pour entretenir le culte idolâtrique, et, donnant lui-même l'exemple de l'apostasie, on le vit au milieu d'une fête monter à l'autel pour y offrir des parfums au dieu importé de l'Égypte. C'est alors qu'un homme venu de Juda sortit tout à coup de la foule en criant : « Autel, autel, voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra un fils dans la maison de David. Son nom sera Josias, et il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui brûlent des parfums. Sur toi l'on brûlera des ossements humains ! Pour preuve voici le signe de Jéhovah : l'autel va se fendre, et la cendre qui est dessus sera aussitôt répandue. » A cette foudroyante malédiction, le roi étendit sa main en disant : « Saisissez-moi cet homme ! » Mais sa main se dessécha aussitôt, et il ne pouvait plus la ramener à lui. En même temps l'autel se fendait, la cendre tombait à terre, et Jéroboam effrayé demandait au prophète et obtenait, sans l'avoir mérité, que l'usage de sa main lui fût rendu¹.

A son heure, Josias arriva pour briser et brûler l'idole. Dans ces grottes sépulcrales qui couvrent le flanc de la colline, il fit ramasser des ossements humains et les brûla sur l'autel, le souillant ainsi avant de le détruire². Il voulut qu'on respectât

¹ IV Rois, xxiii, 15-17.

la tombe de l'homme de Juda qui avait crié contre l'autel, et dont la fin avait été tragique. On sait comment, après avoir résisté aux instances du roi, qui voulait le retenir à sa table, le malheureux prophète se laissa gagner par un ancien de Béthel, qui se dit prophète comme lui. Il revint sur ses pas pour manger du pain et boire de l'eau, malgré la défense expresse de Dieu. Or, quand il voulut rentrer chez lui il trouva sur sa route un lion qui le tua, sans le dévorer. Immobile à côté du mort et de son âne, gardant sans y toucher cette double proie, le terrible animal par son attitude semblait dire aux passants : « Je suis la justice de Dieu. » Le vieux prophète de Béthel sella une seconde fois son âne, et rapporta dans sa maison le cadavre de l'homme qu'il avait détourné de son devoir. On pleura sur lui en disant : « Hélas ! mon frère ! » Puis l'ancien dit à ses fils : « Quand je serai mort, je veux être enseveli dans le sépulcre où nous allons mettre l'homme de Dieu. Je demande que mes os reposent à côté des siens. »

Un paysan vient nous prier d'aller voir dans sa terre un tombeau qu'il a récemment découvert. La voûte en est supportée par un énorme pilier, et il renferme deux sépultures pareilles que l'on n'a pas ouvertes. Malheureusement le soleil baisse, et il n'est plus possible d'arriver jusqu'à cette trouvaille. Cependant, si c'était là que dorment les deux prophètes ? Quel regret de n'avoir pas encore une heure à dépenser !

En regardant nos véhicules nous sommes suivis

par une nuée d'enfants moins désagréables, à vrai dire, que ceux d'autrefois criant ici à Élisée : « Monte, chauve ! monte, chauve ! » Ils se contentent de répéter à perte d'haleine : « Baghchich ! baghchich ! » C'est plus poli, mais fort assourdissant. Au reste, puisqu'ils ne méritent pas des ours, comme leurs devanciers, supposons qu'ils méritent le baghchich et exécutons-nous.

Amos fut prophète de Dieu dans Béthel. Il a dit :

Ne cherchez pas Béthel,
N'allez pas à Galgala,
Ne passez pas à Berséba !
Car Galgala sera captif
Et Béthel anéanti ¹.

Oui, tellement anéanti qu'il n'en reste rien.

En une heure nous arrivons à Gifné, où le curé latin nous attend. Le vallon qui mène à la petite ville est assez frais pour entretenir parmi ses vignes des poiriers, des pommiers et même des noyers. Les habitants sont déjà sur les terrasses à respirer la brise du soir. Les chiens nous font une ovation bruyante. Chose étrange, on ne voit jamais aucun de ces animaux à travers champs ou à la suite de son maître. Probablement l'arabe ne veut pas de ce compagnon tapageur afin de mieux déguiser sa marche. Les pauvres bêtes ne connaissent que leur quartier, d'où elles ne sortent ni jour ni nuit. Elles s'accouplent avec les chacals, ce qui ne rend la race ni plus belle ni mieux civilisée.

¹ Amos, v, 5.

Nous trouvons au presbytère une confortable hospitalité. Notre journée a été bien remplie. Les seules ruines que nous ayons laissées derrière nous sans les visiter sont celles de Hai et de Michmas. Situées trop à l'orient, elles nous eussent ramenés vers Jéricho. Hai ne fut pas loin de Béthel. Les récits bibliques la placent au levant et à peu de distance de cette ville. On ne comprend pas qu'Eusèbe et saint Jérôme la supposent à l'occident¹. Ce fut la première conquête des Israélites après Jéricho, et c'est en remontant l'un des *ouadys* aboutissant au Jourdain qu'il faut chercher le souvenir de cette malheureuse ville. On sait comment Josué s'en empara par une ruse de guerre à laquelle les Cananéens se laissèrent prendre plus d'une fois². Hai fut brûlé, la population massacrée, le butin partagé et le roi pendu à un arbre, en attendant qu'on l'ensevelit le soir, sous un mont de pierres, aux portes de la ville. A tout jamais Hai demeura un tombeau, dit l'historien sacré. Et de fait il n'en est plus question dans l'histoire du peuple de Dieu³. Après cela je me demande ce que valent les diverses hypothèses émises pour préciser son site. Les citernes, les piscines, les tombeaux, les ruines que l'on trouve à El-Koudeireh pourraient marquer

¹ Voir l'*Onomasticon* à ce mot.

² Josué, VIII.

³ Il n'est pas sûr, en effet, qu'Aiath, dont il est parlé dans Isaïe, x, 28, soit la même qu'Hai.

la place de la vieille cité cananéenne. Mais pourquoi y trouve-t-on des restes de mosaïques ?

Machmas semble vivre encore dans le nom de Moukmas, que porte un village plus au sud, sur une colline entre l'Ouady-el-Hayeh et l'Ouady-Souenit. On y voit les rochers à pic qu'escalada Jonathan avec son écuyer pour tomber à l'improviste sur les Philistins et les mettre en fuite¹. Malheureusement lorsque, voyageant au pays des ruines, on ne veut pas coucher sous la tente, il faut faire la part du feu. Cette fois elle n'est pas trop grande. Dormons heureux.

Mercredi, 28 mars.

A quatre heures nous sommes sur pied. Autrefois le plus difficile était de me réveiller moi-même, aujourd'hui c'est de réveiller les autres et de les déterminer à se mettre en marche. Gifné, l'ancienne Gophna, n'a pas eu de rôle dans l'histoire d'Israël. Comme chef-lieu de toparchie, nous la trouvons mentionnée dans les guerres des Romains contre les Juifs. On n'y visite guère que les restes d'une église byzantine datant, comme le vieux château, de l'époque des Croisades. Le curé est très convenablement logé.

¹ I Rois, XIV, 4-13.

Notre chemin suit d'abord une vallée fertile à travers des bosquets d'oliviers et de figuiers. Les vignes sont belles et bien tenues. Des champs de blé font plaisir à voir. Au bout d'une demi-heure, nous atteignons le pied d'une montagne qu'il faut gravir à peu près à pic. C'est de son sommet que nous pouvons voir, vers le sud-ouest, les rochers de Rimmon sous les rayons du soleil levant. C'est là que se réfugièrent les six cents Benjamites échappés au massacre général de leur tribu après le crime odieux dont la femme du lévite d'Éphraïm avait été victime¹. On comprend que du haut de ces rochers, percés de grottes naturelles, ils aient pu défier la colère de leurs impitoyables ennemis. Ils n'en descendirent que quand on leur eut accordé la vie sauve et le droit de prendre quatre cents filles de Galaad et deux cents de Silo pour reconstituer leur tribu à peu près éteinte².

Plus au nord, sur une hauteur que couronnent une petite tour et des restes de vieux remparts, c'est Tayibeh. Le village descend le long de la colline et domine une jolie vallée. De là son nom Tayibeh, *la bonne*, qui semble correspondre, quant au sens, à l'ancien nom hébreu Éphraïm. Est-ce une raison suffisante pour y retrouver l'ancienne Éphrem, où Jésus se retira quelque temps après la résurrection de Lazare et avant son dernier voyage à Jérusalem ? Saint Jérôme, traduisant

¹ Juges, xx, 47.

² Juges, xxi, 13 et suiv.

Eusèbe, dit qu'Éphrem était à cinq milles à l'orient de Béthel. Or Tayibeh est surtout au nord et à moins de cinq milles. Ne vaudrait-il pas mieux chercher Éphrem plus au sud et peut-être à ces ruines que l'on trouve dans les ouadys avoisinant Machmas, à El-Koudeireh, par exemple ?

Une descente plus détestable encore que la montée, à travers des oliviers où nos palanquins risquent vingt fois de rester suspendus, comme Absalom au térébinthe fatal, nous conduit dans un torrent qui sert de chemin. La vallée des Voleurs et leur fontaine Ain-Haramieh ne nous causent aucun effroi. Les gens du pays semblent très laborieux. Les pioches dont ils se servent se terminent d'un côté par un fer de houe et de l'autre par un tailloir de hache. Des femmes vigoureuses portent souvent deux outres à la fois, ou même un jeune veau sur leurs épaules. Leurs bras nerveux sont ornés de bracelets de verre; leurs jambes sont nues, et des pièces d'argent forment un diadème autour de leur front. Elles semblent avoir peur du mauvais œil. L'une d'elles interrompt son travail pour me faire des signes étranges avec une ardeur superflue. Sa face me paraît hideuse de laideur et de stupidité; sa coiffure noire se termine par une double corne au sommet de sa tête; son aspect m'a fait mal. Oh ! l'affreuse vision que j'ai eue là !

Les moukres de M. Vigouroux et le drogman, se croyant très sûrs du chemin, s'égarèrent à travers la montagne. J'arrive à Silo une heure avant eux.

Le livre des Juges a très exactement précisé la place de l'antique Silo, au nord de Béthel, à droite du chemin qui va à Sichem et au midi de Lébona¹. En outre, le nom de l'antique Silo s'est très exactement conservé. Le *Chiloh* des Hébreux, en effet, aussi bien que *Σηλόω* des Grecs, est tout entier dans le *Siloun* actuel. A part cela, que reste-t-il de la vieille ville israélite? De bien insignifiantes ruines.

La principale, où je vais tout d'abord, est à environ cinq cents mètres des débris épars qui couvrent le versant de la colline. C'est une construction carrée bâtie en fort belles pierres sans ciment et sur un point un peu élevé. Le mur en talus qui l'environne a été ajouté plus tard. Il est d'un travail très différent et médiocre. Des hommes de guerre ont voulu sans doute transformer en fortin le petit édifice, d'origine grecque ou juive. Des chèvres y broutent l'herbe sous un soleil de feu, et un berger les distrait en jouant de la flûte. C'est à travers ces bêtes, sans parler des lézards gris et des couleuvres étendues au soleil, que j'inspecte la mystérieuse ruine.

L'édifice, mesurant dix mètres sur chaque côté, était orné de quatre colonnes corinthiennes. Il avait deux portes, dont l'une est murée et l'autre a vu tomber récemment son magnifique linteau, sur lequel une vache accroupie rumine à l'aise. Je dois la faire lever pour admirer les sculptures du superbe monolithe et en prendre le croquis. Son

¹ Juges, xxi, 19.

ornementation consiste en un vase à deux anses, entre deux couronnes de fleurs entourant chacune un disque bombé. Aux extrémités, deux autels ornés de cornes sont à peine reconnaissables. Les pieds-droits de cette porte rectangulaire ont été bâtis avec des blocs superbes. Faut-il reconnaître ici un édifice juif perpétuant le souvenir du séjour de l'arche à Silo? Pourquoi n'a-t-il pas au moins la forme, sinon les proportions du tabernacle qui abritait l'arche? Est-ce un sanctuaire chrétien? Il n'y a ni abside, ni forme de croix, ni signe religieux d'aucune sorte. Une mosquée? Elle n'aurait pas eu de mirab, et d'ailleurs on n'en bâtissait guère dans les lieux déserts, à moins d'y mettre à profit des constructions déjà existantes, comme nous allons le voir tout à l'heure. La coupe des pierres et le caractère de l'édifice obligent d'ailleurs à y reconnaître une œuvre antérieure à l'islamisme. Est-ce une synagogue? Elle aurait été insuffisante à recevoir même une petite assemblée autour d'un sanctuaire et d'un ambon, deux parties essentielles de tout oratoire juif. Reste donc l'hypothèse d'un temple païen. L'édifice en a toutes les proportions, et les chapiteaux corinthiens des colonnes, l'amphore, les couronnes et les formes d'autels que nous observons dans les sculptures du linteau de la porte sont loin de contredire l'hypothèse. Mais de quelle date serait ce temple païen? Du temps d'Antiochus? Il est dit, en effet, que ce roi en fit élever plusieurs dans Israël¹,

¹ I Machab., I, 50.

probablement aux lieux que le peuple se plaisait à vénérer. Mais sous les Machabées l'indignation populaire n'a-t-elle pas dû les détruire? Serait-ce ici une œuvre romaine d'Adrien, qui détestait les Juifs, ou de Julien l'Apostat, qui rêvait la résurrection du polythéisme?

Pendant que je me pose toutes ces questions, M. Vigouroux arrive fort mécontent de son détour à travers monts et vallées, mais résolu à rattraper le temps perdu en abrégant son déjeuner.

Notre repas est servi près d'une mosquée en ruines, à l'ombre du seul arbre qui subsiste dans ce vallon. Un autre, aussi vieux que lui, a été indignement brûlé par quelque bandit. L'édifice qu'ils couvraient tous deux de leur ombre s'appelle encore la *mosquée de l'Éternel*. Y a-t-il dans cette dénomination une allusion à la place sanctifiée jadis par la présence de Jéhovah? La mosquée a été bâtie avec des pierres de proportions diverses et ayant servi à quelque édifice plus ancien. Celles de la porte sont les plus belles. Dans cette petite construction, de quinze mètres sur chaque côté, on a ménagé un petit vestibule où se trouve l'escalier de la terrasse. La salle de prière a son mihrab orné de plaques de marbre. Deux colonnes avec chapiteaux pris au hasard on ne sait où soutiennent la voûte.

Les véritables restes de Silo sont à quelques pas d'ici, au flanc de la colline. Ils offrent le plus misérable aspect. On sent que la vieille ville d'Héli ne se releva jamais de sa ruine. Peu de blocs

portent la trace du travail intelligent de l'homme. Il faut même croire qu'en ce temps-là on bâtissait avec la pierre fruste la plupart des maisons. De gros cailloux étaient roulés dans une sorte de ciment très dur et formaient des masses compactes. Il y a quelque analogie entre les ruines que nous voyons ici et celles de la Jéricho primitive, qui se retrouvent près de la fontaine d'Élisée. Les paysans ont transformé l'antique cité en une série de petits champs que délimitent le plus souvent des substructions près de trente-quatre fois séculaires.

Le blé, l'orge, le sésame poussent de tous côtés; mais sous la couche végétale, à trois pieds de profondeur, il est aisé de retrouver les citernes creusées par les Cananéens et par Israël. Les rues étaient très étroites. On pourrait presque en suivre les capricieuses inflexions. Au sommet de la colline on distingue un assez vaste espace où le roc a été aplani. C'est une sorte de rectangle irrégulier de cent trente pas de long. Ne serait-ce pas ici le lieu du Tabernacle? Il dominait la ville entière, et aux jours de grande fête l'immense foule du fond de la vallée pouvait le voir et le vénérer. A Silo Josué jeta le sort devant l'Éternel pour partager le pays aux sept tribus qui n'avaient pas encore reçu leur héritage¹.

C'est ici que, près d'un des poteaux fixant au rocher le tabernacle, le grand prêtre Héli obser-

¹ Josué, XVIII.

vait la femme d'Elcana demandant à l'Éternel de lui donner un fils. Elle remuait à peine les lèvres, tant sa prière était intérieure et fervente. Le grand prêtre la prit pour une femme ivre et la méprisa. « Non, dit-elle, je suis une femme qui souffre dans son cœur. Je n'ai bu ni vin ni boisson enivrante, et je répandais mon âme devant l'Éternel. » Le grand prêtre regretta son erreur et la bénit. Et lorsqu'elle eut un fils et qu'elle l'eut sevré, Anne l'amena ici en disant à Héli : « Voici l'enfant que je demandais. Dieu me l'a accordé; je viens le prêter à Jéhovah. »

Sur cette colline le jeune Samuel grandit, portant l'éphod de lin. Il était agréable à Dieu et aux hommes, tandis que les fils du grand prêtre faisaient pécher le peuple et irritaient l'Éternel en méprisant ses sacrifices. Un homme de Dieu vint signifier à Héli le courroux du ciel contre ses fils et sa famille, et Jéhovah, pendant la nuit, appela Samuel pour lui annoncer sa mission future.

D'ici l'arche s'en alla soutenir Israël dans la lutte contre les Philistins, et elle ne revint plus. Là-bas, près de la route où dorment nos moukres, Héli assis attendait des nouvelles de la bataille. Il avait quatre-vingt-dix-huit ans, dit l'Écriture; ses yeux étaient troubles, il n'y voyait plus. Or voici qu'un homme de Benjamin, les vêtements déchirés, la tête couverte de poussière, arriva hors d'haleine criant qu'Israël était battu, les deux fils d'Héli morts, l'arche prise. Ce dernier mot acheva de briser le cœur du juge d'Israël, qui

tomba de son siège à côté de la porte, se rompit le cou et mourut, car il était vieux et pesant¹.

Les habitants du pays prétendent nous montrer le tombeau d'Ophni et de Phinéès du côté de la fontaine, entre les deux collines. Mais rien n'appuie leurs assertions, et les grottes funéraires y sont à peu près toutes pareilles. Un vestibule cintré les précède, et l'entrée de la chambre mortuaire est régulièrement très basse et carrée.

C'est peut-être dans ce vallon de la fontaine que dansaient les jeunes filles d'Israël quand les Benjamites, descendus des rochers de Rimmon, les enlevèrent pour compléter les six cents jeunes femmes nécessaires à la reconstitution de leur tribu. Ils se tenaient cachés dans les vignes. Ce serait difficile aujourd'hui, car il n'en reste plus ici un seul pied. Sauf du côté de Tournous-Aya, où j'ai eu l'apparition diabolique de ma sorcière et où la vallée est bien cultivée, rien de plus sauvage que cette nature pierreuse et brûlée par le soleil. Jérémie avait raison de dire :

Allez au lieu qui m'était consacré, à Silo,
Où j'avais autrefois fait résider mon nom,
Et voyez comment je l'ai traité².

Une douzaine d'hommes et quelques enfants qui, selon l'usage, ont assisté à notre déjeuner et recueilli nos restes, nous suivent pas à pas. Sous

¹ I Rois, I, II, III, IV.

² Jérémie, VII, 12.